

TEMOIGNAGES, D'HIER A AUJOUR'DUI

LE JEUDI, 30 JUIN 1960 : A 27 ANS JE HISSE LE DRAPEAU DU CONGO INDEPENDENT

*Par Papa Sylvestre KAHINDO MAPERA
Conseiller juridique
Assemblée provinciale du Nord Kivu*



Je suis KAHINDO MAPERA Sylvestre, à présent conseiller juridique à l'Assemblée de la Province du Nord-Kivu. Le 17 juin 1960 m'a trouvé à l'église de la paroisse catholique Saint François de Kadutu, à Bukavu. Le curé Mulindwa, qui deviendra archevêque, était en train de nous marier. Plus tard dans la journée, je vois la crème politique de la ville qui vient me féliciter. Je pensais que c'était pour mon mariage. « *Mais non, dit un député, l'Assemblée Provinciale du Kivu vient de former le Gouvernement Provincial et votre nom a été retenu au poste de Ministre provincial de la santé. Félicitations !!!* » J'avais 27 ans.

Il n'y avait qu'une seule province du Kivu avec comme chef-lieu Bukavu. Sud-Kivu, Maniema et Nord-Kivu étaient des Districts. Je devais superviser tout ça en ma qualité de Ministre Provincial de Santé Publique, Affaires Sociales, Jeunesse et Sports. Et c'est en cette qualité que j'ai pris part à toutes les rencontres entre les représentants du gouvernement belge et les Congolais, jusqu'au 30 juin. Il était chaque fois question de la passation des pouvoirs. On se mettait d'accord sur certaines modalités.

L'une de ces réunions a traité de la personne qui devait descendre le drapeau belge pour hisser le drapeau congolais au cours des cérémonies du 30 juin. C'était un conseil des ministres auquel prenait part nos techniciens belges qui nous guidaient et nous disaient vous devez faire ceci, vous devez faire cela. Ils avaient dit que le rôle du Président du gouvernement provincial serait de prononcer le discours solennel. Il ne pouvait pas le faire et s'occuper du drapeau. Il fallait que ce soit l'un des nous. Les uns disaient que ce serait le plus vieux. Et le plus vieux à l'époque était un ministre originaire du Maniema nommé Kisanga Hilaire. Les autres pensaient que ce devait être le plus jeune, c'est-à-dire moi. Il a fallu un vote pour nous départager et c'est moi que le sort a désigné. Il ne faut pas penser que c'était là une tâche facile. Des rumeurs persistantes disaient que celui qui oserait descendre le drapeau belge serait descendu illico par les soldats belges. Et d'ailleurs lorsque la nouvelle est arrivée aux oreilles de mon beau-père, il m'a convoqué pour me signifier qu'il désapprouvait mon consentement parce qu'il n'avait pas marié sa fille pour la rendre veuve prématurément. J'ai dû user de toute la diplomatie dont je suis capable pour le rassurer et lui montrer en même temps que mon nouveau métier avait ses risques. Je suis Ministre pour le peuple et le premier geste qu'on me demande de poser pour ce peuple c'est de lui hisser son drapeau. Alors, si je meurs pour ça, je serai mort pour le pays.

C'est ainsi que le 30 juin, un jeudi à 10 heures précises, les cérémonies de passation du pouvoir se sont déroulées sur la place dite "Place de l'Indépendance". La tribune était érigée sur la route qui mène vers le feu rouge. C'était plein de Blancs avec quelques notabilités noirs et les Députés, Ministres et Sénateurs de la Province. En face, d'habitude la colline dite Sainte Thérèse était boisée. Il n'y avait aucune maison comme aujourd'hui. D'ailleurs c'était une zone non constructible. Mais, ce jour-là vous ne pouviez pas voir un arbuste ou une feuille verte. Il y avait un lac d'hommes, un lac noir de monde. Vous ne pouviez pas trouver un seul millimètre qui ne soit occupé par un corps humain. Du côté de la prison centrale de Bukavu, ooh je n'avais jamais vu une telle concentration d'hommes, une foule aussi dense !! Je crois que toute la ville et ses environs s'étaient donné rendez-vous là. Ils voulaient vivre la liberté, entrer dans la ville sans laissez-passer, voir l'indépendance. Et il y avait de quoi !! Dans nos meetings, nous avons beaucoup promis. Toutes les contraintes des colonisateurs allaient disparaître avec l'arrivée de "UHURU", l'indépendance.

Vint le moment solennel qui symbolisait le remplacement du pouvoir belge par le pouvoir congolais. J'ai descendu le drapeau belge avec tout le respect que mérite un pays souverain comme la Belgique. Je l'ai plié en quatre et remis au gouverneur belge qui se tenait derrière moi, il s'appelait Mr Boorley, en lui disant de le remettre à son tour à son Roi. Puis je me suis tourné vers le sergent congolais qui tenait le plateau sur lequel était posé le drapeau congolais. Deux soldats congolais armés m'entouraient. Ils ont présenté les armes. J'ai pris le drapeau, je l'ai noué à la corde puis j'ai commencé à le hisser le plus lentement possible. Je crois qu'il montait à la vitesse de 1mm par minute. En tout il a fallu plus de 30' pour qu'il arrive en haut du mat. Quelle débauche de joie !! Chacun a chanté dans sa langue maternelle et pourtant on sentait une communion autour de cette cérémonie. Le cœur de chacun était dans ce drapeau. Le vacarme était à son comble. Les bouteilles de la bière Primus explosaient avec un bruit de bombe. Comme ça se faisait dans mon dos, je continuais en attendant le moment où je serai atteint à mon tour par les fameuses "bombes belges" dont la rumeur avait fait état. Ça faisait pououm...BOOUM !!! et le drapeau montait ... montait...montait jusqu'au moment où il est arrivé au sommet. L'euphorie de ce jour était comparable à ce qui se passera quand Jésus viendra prendre les siens.

Ensuite, c'était au tour du Gouverneur belge d'entrer en action. Il s'adresse à Miruho, le Président Provincial pour lui remettre la Province du Kivu. Le discours de Jean Miruho, qui a suivi, était interrompu à tout moment par les cris et les applaudissements de la population. En tout cas, il devait chaque fois s'arrêter pour reprendre après un calme relatif. Je n'ai pas tout retenu de cette adresse solennelle mais je me souviens très clairement que l'unique passage qui m'a marqué c'est quand il a dit : *«Vous les Belges, donner au Congo l'indépendance ne suffit pas. Toute l'Afrique doit être libérée, notamment l'Afrique du Sud.»* L'Afrique du Sud de l'époque était une colonie spéciale. Les animaux y avaient plus de valeur que les Noirs.

Comment avons-nous les nouvelles des contrées lointaines comme l'Afrique du Sud ? Dans nos partis politiques, la section information était très efficace. Je faisais partie du CERECA (Centre de Regroupement des Africains) et là nous recevions des lettres venant du Nigéria, du Cameroun, de Brazzaville,...qui nous informaient sur ce qui se passait là bas. Déjà nos voisins ici étaient toujours colonisés. Le 30 juin 1960 le Rwanda et le Burundi n'avaient pas encore eu leur indépendance. Ça viendra deux ans après. Les politiciens africains communiquaient entre eux et ceux qui avaient eu l'indépendance avant nous nous encourageaient. C'était le cas de toutes ces colonies françaises que De Gaulle avait émancipées.

Pour nous, la journée du 30 juin s'est poursuivie avec les festivités des Belges et autorités congolaises à la résidence officielle du gouverneur. Nous buvions et dansions quand l'épouse du gouverneur a remarqué que je ne prenais que des boissons sucrées. Elle est venue vers moi avec un petit verre de whisky mélangé à du sucré. Pendant une fraction de seconde je me suis dit que comme c'était moi qui avais descendu le drapeau du pays de cette femme, c'était fini pour moi. Le temps était venu de mourir empoisonné. Stoïquement je me suis dit que si je mourrais dans ces conditions, toutes les personnes présentes témoigneraient devant l'Histoire. Elle m'a demandé : « *Pourquoi tu ne prends que des sucrés ? C'est ça que tu dois prendre à une occasion comme celle-ci !!* » Je lui dis « *mais madame, je n'ai jamais bu !!* » Devant mon hésitation, elle me dit : « *N'ayez pas peur. Prenez, buvez !!* » Je prends et bois et trouve que c'est délicieux. Elle me demande : « *Tu prends un autre verre ?* » Je dis oui..oui...oui.... En tout cas cette femme a prolongé ma vie je crois.

Beaucoup d'invités étaient là. Les uns venaient du Rwanda ou du Burundi, d'autres de l'Europe,...ils étaient curieux de savoir ce que nous allions faire de notre pays. Réellement ils nous aimaient et voulaient nous aider. Ce n'était pas la simple curiosité.

Pendant ce temps, nous n'avions aucune idée de ce qui se passait à Léopoldville, la capitale. Les communications n'étaient pas magiques comme aujourd'hui. Ce qui se passe à Léopoldville ne pouvait nous parvenir qu'après une semaine. C'est ce qui fait que ce qui s'est passé entre Lumumba et Kasavubu, nous ne l'avons su que le lendemain à partir des lamentations des Blancs et plus tard par les informations diffusées sur les antennes de la Radio Bukavu. Les Blancs se disaient déçus parce qu'ils croyaient que nous allions former un seul pays et maintenant Lumumba ne voulait plus d'eux et les rejetait. Cependant, connaissant l'esprit des gens du Kivu, ils savaient qu'il s'agissait là d'un discours de l'ouest du pays. Ici, nous savions que même s'ils nous avaient colonisés, nous avons besoin de leur expérience, de leur sens du travail, de leur organisation administrative, économique et sociale, et c'est ce que nous aurions dû faire au lieu de faire ce que nous avons fait... !!

Nous nous séparons vers 19h et chacun rentre chez lui. Sur la route, les gens dansent dans la rue, boivent, chantent. Les hôtels réservés aux Blancs sont envahis par les Noirs. Arrivé dans ma commune, à Bagira, je fais un crochet à la place communale à l'hôtel "Ghetto" réservé aux évolués. La nuit fut calme. Une police mixte composée de Blancs et de Noirs a patrouillé toute la nuit. La commune d'Ibanda où vivaient la plupart des Blancs est sous une surveillance particulière. Au cours d'une réunion de sécurité, le gouverneur avait demandé des mesures spéciales pour que les Blancs ne soient pas violés par les Noirs. Il proposait aux ministres et directeurs provinciaux que les Noirs soient désarmés. Ce qui lui fut refusé parce que cela revenait à désarmer l'armée vu que la législation en vigueur interdisait totalement aux Noirs de posséder un fusil alors que presque tous les Blancs détenaient des permis de port d'armes. De toute façon, j'ai posé deux questions au gouverneur qui n'ont pas eu de réponse. J'ai demandé : « *Monsieur le gouverneur, vous dites avoir des femmes et filles à protéger du viol, pouvez-vous nous citer un seul cas de Noir qui se soit amouraché de l'une de vos femmes ? Seconde question : connaissez-vous un seul homme noir qui soit responsable de l'existence des mulâtres dans ce pays ?* »

Tout s'est finalement passé dans le calme. Le lendemain 1^{er} juillet n'est pas une journée chômée ou fériée. A 7h30', nous sommes chacun à son poste. Toutefois, la montée des couleurs nationales n'est pas accompagnée par l'hymne nationale. Le "Débout Congolais" ne viendra que plus tard. Ce jour-là, j'ai demandé à mon secrétariat de commencer l'indicateur par une nouvelle page. Lettres reçues et expédiées devaient commencer par le N°1 et non pas continuer à partir de là où les Belges étaient arrivés. Nous avons continué à travailler la main

dans la main avec les Belges. Les colons étaient dans leurs plantations et les bureaucrates à leurs postes jusqu'au 31 décembre où ce monde s'effondre. Nous sommes arrêtés et amenés à Stanleyville. Le calvaire des Congolais commence.

A Léopoldville, Kasavubu et Lumumba se sont révoqués mutuellement. Antoine Gizenga s'est retranché à Stanleyville et a proclamé la session de l'Est du pays avec lui comme Président de cette "République". Il donne l'ordre aux soldats de la Force Publique d'arrêter tous les membres de notre gouvernement et de nous acheminer à Stanleyville. Je suis embarqué avec le Président Miruho, Rwakabuba et les autres sur un camion benne jusqu'à Goma où nous rencontrons le commissaire de District Ruyange Pierre et son adjoint Kigeri Louis dans un cachot du camp militaire de Goma où nous passons la nuit. C'est l'étonnement mutuel. Personne ne sait pourquoi nous sommes arrêtés. Il devient clair que nous étions pris dans l'engrenage d'un coup d'Etat. Le lendemain le camion nous dépose à Beni où l'administrateur du territoire s'était déjà enfui. Nous passons la nuit dans sa résidence. Le matin le périple se poursuit jusqu'à Bafwasende. Notre escorte se souvient que jusque là nous n'avions pas mangé. On nous amène un sac de riz et des bouteilles de whisky. Le Président Miruho intervient et fait remarquer aux soldats que si nous ne mangions pas ce sont des cadavres qu'ils présenteraient à Gizenga. Ils sont d'accord et font ce qu'ils peuvent.

A Stanleyville, nous sommes présentés au général Victor Lundula, oncle maternel de Lumumba, avant d'être jetés dans la prison d'Ossio sur la rive gauche du fleuve Congo. Chacun est placé dans une minuscule cellule sans lit éclairée par une petite fenêtre placée à 3m de hauteur. Nos chemises et nos chaussures sont restées confisquées pendant tous les trois mois que nous avons été là.

Un jour les bruits nous parviennent de l'extérieur : « *Les PNP (Parti National du Progrès) ont tué Lumumba. Il faut les tuer tous.* » On nous sort des cellules pour nous rassembler dans la cour. Le général appelle un nom ; le peloton d'exécution le fusille. Un certain Rudahindwa Edmond, membre du gouvernement local, est derrière lui et nous encourage d'un signe de tête. Deux personnes appelées Lukusa et Bononge sont tuées. Un certain Mutombo, originaire de Beni au Nord-Kivu, est tué aussi parce qu'il porte un nom de la tribu baluba du Kasai en sécession contre Léopoldville et anti lumumbiste. 12 députés et Sénateurs de la province Orientale sont aussi exécutés. Puis Lundula nous demande de regagner nos cellules. Sans réfléchir, nous applaudissons au cri de : « *Vive le général* » sans penser aux 15 cadavres à côté de nous. Je me précipite dans la première cellule venue, mais là je rencontre un corps alors que les cellules sont individuelles. Je le touche, il remue. Je lui demande : qui es-tu ? Il me dit : Kajangu Michel. Je lui demande : est-ce qu'on nous a tués ? Il répond : sinon on n'en parlerait pas.

Un mois après, Rudahindwa Edmond viendra nous annoncer notre libération. Gizenga remet à chacun une chemise puis nous embarque dans un camion qui nous ramène à Bukavu. Là, Kashamura Anicet, Ministre de l'Information du gouvernement rebelle Gizenga a déjà installé un gouvernement provincial du Kivu dirigé par Adrien Omari, originaire du Maniema. Curieusement ce gouvernement m'a réservé ma place de Ministre de la Santé. Je reprends mes fonctions mais travaille pour le saboter. Le coup réussit et le gouvernement Miruho revient aux affaires. La vie continue.

Récit recueilli par Prosper Hamuli – Birali

Lubao Sound Studio de Pole Institute.

Goma, mardi 23 novembre 2010.